

P. JONIN

---

Le songe d'Iseut  
dans la forêt du Morois

---

Bibliothèque Maison de l'Orient



145992

Extrait de la Revue

LE MOYEN AGE

N<sup>o</sup> 1-2, 1958

## Le songe d'Iseut dans la forêt du Morois

---

On n'a jamais, à notre connaissance du moins, tenté d'interpréter le songe d'Iseut dans le roman de Béroul. Pourtant son sens n'éclate pas à première lecture et les divers éléments de son contenu posent des problèmes. On se rappelle qu'à la fin de leur séjour forcé dans la forêt du Morois, Iseut et Tristan, recrus de fatigue, se sont endormis sous une loge de feuillage. Leur retraite a été révélée au roi Marc qui vient les surprendre durant leur sommeil. Mais, les trouvant séparés par l'épée de Tristan, il croit à leur innocence et se borne, pour les avertir de sa venue, à échanger l'épée de son neveu contre la sienne et son anneau contre celui de son épouse. Pendant ce temps Iseut fait un songe :

« Avis estoit à la roïne  
Qu'ele ert en une grant gaudine,  
Dedenz un riche pavillon :  
A li venoient dui lion,  
Qui la voloient dévorer ;  
Et lor voloit merci crier,  
Mais li lion, destroiz de fain,  
Chaseun la prenoit par la main.  
De l'esfroi que Iseut en a  
Geta un cri, si s'esvella (1). »

c'est-à-dire : « Il semblait à la reine qu'elle se trouvait dans un grand bois à l'intérieur d'un riche pavillon. Vers elle se dirigeaient deux lions avec l'intention de la dévorer. Elle

---

(1) BÉROUL, *Le Roman de Tristan*, éd. MURET revue par L.M. DEFOURQUES, Paris, Champion, 1947, v. 2065-74.

voulait les supplier mais les lions, pressés par la faim, la prenaient chacun par la main. Sous le coup de la frayeur Iseut poussa un cri et s'éveilla. »

Il y a plusieurs obscurités dans ce texte, mais on se demande avant tout ce que représentent les lions qui jouent le rôle essentiel. Pour le trouver on songe évidemment à s'adresser à la symbolique chrétienne. De fait, quand on étudie le monde médiéval et plus spécialement le monde roman, n'emporte-t-on pas l'impression qu'il s'agit d'un univers entièrement christianisé? Au début de son essai érudit sur la symbolique romane Mademoiselle M.M. Davy se pose précisément cette question et y répond de la manière attendue : « Le problème est de savoir dans quelle mesure cette humanité est chrétienne. Il semble que la réponse ne peut être qu'affirmative (2). » Tout en reconnaissant l'universalité de la pensée ou de l'art médiéval, l'auteur est convaincu que l'homme du Moyen Age voit les choses et les êtres selon l'optique du Christianisme : « Tout est envisagé dans une perspective chrétienne... Rien n'échappe au sacré qui s'étend aussi bien à l'homme qu'à la faune, la flore ou la pierre (3). » Cela tiendrait selon M.M. Davy à ce que l'homme du Moyen Age est pénétré d'une conviction qui domine sa vie : celle de l'omniprésence de Dieu. Il pense sincèrement que Dieu se manifeste dans chaque événement, que la nature entière n'est en somme qu'un lieu de théophanies et que dans ces conditions le monde ne se comprend pas autrement que l'Écriture. S'il en est ainsi, cet épisode du rêve d'Iseut chez Bérout (épisode qui n'a pas de correspondant chez Eilhart) doit nous offrir une occasion de mesurer la dette d'un songe médiéval à l'égard de la symbolique chrétienne.

Il nous convient donc de passer rapidement en revue les valeurs que prend le lion dans l'iconographie en particulier pour voir ensuite si l'une d'elles est applicable au texte de Bérout. Des récits de la Bible où se montre cet animal le

(2) M.M. DAVY, *Essai sur la symbolique romane*, Paris, Flammarion, 1955, p. 14.

(3) M.M. DAVY, *o.c.*, pp. 14-15.

Moyen Age architectural retient notamment celui de Daniel dans la fosse (4). L'abbé Auber signale qu'au-dessus d'un des lions de Saint Porchaire de Poitiers un médaillon montre Daniel en prière dans la fosse et un lion lui léchant les pieds. Il y voit le symbole de la puissance de la prière contre la férocité des tentations (5). Le lion apparaît encore dans la Bible accompagnant Elie et il représente la force plus ou moins brutale (6). On le retrouve évidemment dans l'Apocalypse, tantôt image de la puissance bienfaisante, comme celui de la tribu de Juda, tantôt de la cruauté exterminatrice, comme la bête composite à gueule léonine (7). Quant à l'animal représenté aux côtés de Saint-Marc, il suscite diverses interprétations. « A titre de roi des animaux, il est l'emblème de Saint-Marc qui a proclamé la royauté du Sauveur (8). » Mais pour l'abbé Auber, « Saint-Marc semble choisir le lion de la solitude car il a un lion pour symbole et il commence l'histoire de Jésus par celle de son précurseur (9). » Naturellement ces lions symboliques des textes saints restent présents dans les esprits et on les retrouve dans l'iconographie médiévale comme les forces du bien ou du mal. Le fauve accroupi sous une colonne terminée par un bénédictier dans la basilique d'Anagni, en Italie, représente l'esprit infernal contraint de s'abaisser sous les bénédictions de l'Eglise (10).

(4) DANIEL, VII, 11-18. Les textes littéraires également mentionnent assez souvent Daniel par ex. *Le Couronnement de Louis*, éd. LANGLOIS, Paris, 1925, v. 1018.

(5) Abbé AUBER, *Histoire et théorie du Symbolisme religieux avant et depuis le Christianisme*, Paris, 1870-1871, t. III, p. 138. Il donne aussi la même explication pour d'autres églises, pp. 138-139. Cf. aussi L. CLOQUET, *Eléments d'iconographie chrétienne*, Lille, 1890, p. 209.

(6) I *Rois*. 20. 36. Cf. CLOQUET, *o.c.*, p. 104.

(7) *Apocalypse*, V, 5. Cf. AUBER, *o.c.*, t. II, p. 108; CLOQUET, *o.c.*, p. 56; Abbé CROSNIER, *Histoire symbolique et iconographique du lion*, *Bulletin monumental*, t. XIX, Paris, 1853, p. 287. Voir aussi *Apocalypse*, XIII, 2. Cf. AUBER, *o.c.*, t. II, p. 245.

(8) Cf. CLOQUET, *o.c.*, p. 187.

(9) Cf. AUBER, *o.c.*, t. II, p. 44. Quant à Gabriel FLEURY, *Etude sur les portails imagés du XII<sup>e</sup> siècle. Iconographie et symbolisme*, Mamers, 1904, pp. 167-168, il ne donne pas d'interprétation nette, mais il insiste surtout sur la place des animaux.

(10) Cf. AUBER, *o.c.*, t. III, p. 135.

Les lions de Saint-Gilles (dans le Midi de la France) supportant des colonnes dont ils mordent la base symbolisent la force matérielle qui attaque la colonne de l'Eglise (11). Mais dans la chapelle de Kermaria-Visquet en Bretagne, il désigne sans doute l'orgueil (12). Quant aux nombreux lions assis aux portes ou supportant des colonnes dans les églises du XI<sup>e</sup> ou du XII<sup>e</sup> siècle, ce sont les images de la justice, base de l'édifice social ou religieux (13).

Mais surtout le lion est devenu à partir du XII<sup>e</sup> siècle le symbole général du Christ dans l'iconographie médiévale. L'explication « *secundum historiam* » et « *secundum allegoriam* » fait partie de l'enseignement scripturaire et l'on apprend dans les écoles que « le mot *leo*, à l'entendre *secundum historiam*, signifie un animal, mais *secundum allegoriam* signifie le Christ (14). » Le lion est donc l'emblème christologique par excellence et à ce titre il désigne tour à tour l'Incarnation, la Résurrection, la Miséricorde, le Courage ou la Vigilance. Mais il reste en même temps un symbole plurivalent et il demande à être interprété autrement selon qu'il met sa puissance au service du bien ou du mal, qu'il est généreux ou sanguinaire. Devenu force mauvaise, il peut donc également représenter le démon (15).

La littérature prête à des remarques voisines en ce qui concerne la représentation du Christ par le lion. Certains des premiers drames liturgiques se terminent par la phrase : « Resurrexit Dominus, surrexit leo fortis, Christus, filius Dei (16). » Dans la Quête du Saint-Graal Perceval voit en rêve une très belle dame qui chevauche un lion et l'ermite

(11) Cf. CROSNIER, *o.c.*, p. 293.

(12) Cf. CLOQUET, *o.c.*, p. 241.

(13) Cf. AUBER, *o.c.*, t. III, p. 134; CLOQUET, *o.c.*, p. 283; E. BREHIER, *L'art chrétien et son développement iconographique*, Paris, 1918, p. 199.

(14) G. PARÉ, A. BRUNET, P. TREMBLAY, *La Renaissance du XII<sup>e</sup> siècle. Les écoles et l'enseignement*, Paris et Ottawa, 1933, p. 224.

(15) LOUIS RÉAU, *Iconographie de l'art chrétien*, 2 vol. P.U.F., Paris, 1955, t. I, pp. 92-94.

(16) A. JEANROY, *Le Théâtre religieux en France du XI<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1924, p. 6.

qui lui expliquera plus tard sa vision précise : « Cele qui sor le lyon estoit montee senefie la Novele Loi qui sor le lyon est, ce est Jhesucrist (17). »

Parmi toutes ces significations du lion dans l'iconographie (18) ou la littérature chrétienne, en est-il une qui convienne au songe d'Iseut? Elle a vu, nous le savons, des lions affamés se précipiter sur elle, puis lui prendre la main. Or après réflexion, on peut assurer que ces deux animaux ne représentent aucune des puissances du bien ou du mal qui sont d'ordinaire figurées par le lion dans la littérature ou l'art d'inspiration chrétienne. Que l'un d'eux symbolise le Christ, il n'en est évidemment pas question.

En fait, quand on examine de près les événements du récit de Béroul ainsi que le rôle des personnages principaux, on est amené à conclure que ces deux lions doivent désigner tout simplement Marc et Tristan, c'est-à-dire deux robustes chevaliers, beaucoup plus forts que la femme qu'ils se disputent. La force, nous l'avons vu, est bien parfois signifiée par le lion dans les textes saints, l'iconographie ou la littérature chrétiennes, mais elle s'accompagne toujours d'une valeur morale, favorable ou non, dont les lions de Béroul sont absolument dépourvus. C'est au contraire chez des auteurs ou des peuples qui n'ont pas encore subi l'influence chrétienne que cette notion de force sans idée morale annexe est souvent représentée par le lion. Chez les Assyriens, il peut désigner le dieu de la guerre, chez les Egyptiens, l'air et l'humidité, éléments créateurs de vie ou encore le soleil,

(17) *La Queste del Saint-Graal*, éd. A. PAUPHLET, Paris, Champion, 1949, p. 101.

(18) Il faut ajouter que la signification symbolique de ces animaux est pourtant contestée par les tenants de l'origine orientale de l'art roman. Ainsi pour M. Emile Mâle : « Il nous apparaît clairement que presque toujours les singuliers animaux de nos églises romanes reproduisent avec plus ou moins de liberté les magnifiques animaux des tissus orientaux. Nos sculpteurs ne pensaient pas toujours à instruire et la plupart du temps ils ne songeaient qu'à décorer. » E. MÂLE, *L'art religieux du XII<sup>e</sup> siècle en France. Etude sur les origines de l'iconographie du Moyen Age*, Paris, 1922, p. 341.

chez les Chaldéens, la lutte et la bataille, chez les Romains, la victoire (19). En tout cas l'idée de vigueur et de puissance créatrice ou destructrice est au centre de toutes ces représentations. Le grec Artémidore d'Ephèse, auteur d'une « Clef des songes » dont les prolongements se manifestent jusqu'au XV<sup>e</sup> siècle, fait du lion un symbole de sens identique. Il cite plusieurs exemples de lions vus en rêve et désignant des princes, des grands seigneurs ou des guerriers, car dit-il « par la force et la puissance le lion se réfère à tous ces grands personnages (20). »

Nous pensons donc que Bérout a introduit ici les lions, images traditionnelles de la vigueur et de la puissance physiques sans rien devoir au symbolisme chrétien. De plus le rêve chrétien s'accompagne d'une certaine atmosphère que nous ne retrouvons pas dans notre récit. Il est loin de la première entrevue avec Frère Ogrin et Iseut n'en sollicite pas l'explication lors de sa seconde rencontre avec le moine. Or c'est une règle générale depuis Ordéric Vital jusqu'à la Queste du Saint-Graal que tout songe de caractère chrétien soit interprété par un ermite ou un moine.

Le songe d'Iseut se situe donc en dehors de l'atmosphère comme de l'influence religieuse et cela nous amène à une première remarque : il nous paraît difficile de penser qu'à l'époque de Bérout la pénétration religieuse est si profonde

---

(19) Cf. E. DHORME, *Les religions de Babylonie et d'Assyrie*, Paris, P.U.F., 1945, p. 104. J. VANDIER, *La religion égyptienne*, Paris, P.U.F., 1944, pp. 17-18. G. LANOË-VILLÈNE, *Le Livre des Symboles. Dictionnaire de Symbolique et de Mythologie*, 5 vol., Bordeaux, 1926-1935. (Co-Cy p. 223). Ch. RENEL, *Cultes militaires de Rome, Les Enseignes, Annales de la Faculté des Lettres de Lyon, N.S. Droit-Lettres*, Fasc. 12, Lyon-Paris, 1903, pp. 51, 194 et 222.

(20) Artémidore d'EPHÈSE, *La clef des Songes ou les cinq livres de l'interprétation des songes, rêves et visions*, traduits du grec et commentés par Henri VIDAL, Paris, La Sirène, 1921, t. II, pp. 122-123. Sur la parenté entre Artémidore d'Ephèse et les *Somnia Danielis*, traité pratique d'astrologie imprimé au 15<sup>e</sup> siècle mais bien antérieur à cette date, voir Maurice HÉLIN, *La Clef des Songes, Fac-similés, notes et listes des éditions incunables*, Paris, Droz-Nourry, 1925, p. 68.

et si complète que la piété imprègne tous les phénomènes humains. Difficile dès lors de déclarer : « Au XII<sup>e</sup> siècle tout est religieux, non pas d'une religion juxtaposée, faite de rites et véhiculée dans le langage. La foi pénètre l'existence, mieux, elle est l'existence (21). » S'exprimer ainsi, c'est assimiler abusivement chrétienté et humanité, c'est oublier que tous les auteurs du Moyen Age ne sont pas des clercs et que tous les clercs ne sont pas christophores.

En fait la foi n'est pas alors au centre de toutes les manifestations de la vie et c'est pour cela que le songe d'Iseut est rebelle à l'explication par le symbolisme chrétien. Aussi sommes-nous logiquement amenés à essayer d'en donner, indépendamment de toute référence religieuse, une explication plus complète. Celle-ci est en effet nécessaire car, la signification générale des lions une fois suggérée par le symbolisme traditionnel et vérifiée par le contexte, il nous reste d'autres points de ce rêve à éclaircir. Or ce même symbolisme préchrétien n'y suffit plus. Le rêve étant un prolongement de la vie psychologique, nous tenterons donc d'expliquer celui d'Iseut par le seul recours aux données psychologiques. Et ici nous avancerons une interprétation qui, croyons-nous, n'est anachronique qu'en apparence.

Nous n'hésiterons pas en effet à faire appel aux théories de Freud et de ses successeurs. Pourquoi des rêves du Moyen Age ou remontant beaucoup plus loin encore leur échapperaient-ils? Il n'est pas dit que les rêves anciens doivent relever de théories anciennes. Le rêve représente une réalité psychologique permanente dont l'explication n'est pas limitée dans le temps. Aussi tâcherons-nous d'expliquer le songe d'Iseut comme C.G. Jung l'a fait pour celui de Nabuchodonosor (22). Certes chez Bérout il s'agit d'un personnage de

(21) M.M. DAVY, *o.c.*, p. 170.

(22) DANIEL IV, 1-15. Cf. C.G. JUNG, *L'homme à la découverte de son âme*, Éditions du Mont-Blanc, Genève, s.d., pp. 235-236. Ajoutons dans le même ordre d'idées que M.P. Diel a proposé une explication psychanalytique des grands mythes grecs. (PAUL DIEL, *Le Symbolisme dans la Mythologie grecque*, Préface de G. BACHELARD, Paris, Payot, 1952.)

roman. Mais n'arrive-t-il pas que ces personnages, lorsqu'ils sont fortement pensés, soient assez riches de substance humaine pour mener une existence autonome et mériter qu'on les traite encore en êtres vivants (23)? Tel est le cas pour Iseut, nous en sommes convaincu, et nous n'hésiterons pas à parler de sa vie consciente et inconsciente. C'est donc en grande partie dans l'arrière plan des désirs ou des craintes de l'héroïne que nous plongerons pour interpréter sa vision.

Il lui semblait, dit Bérout, qu'elle était dans un grand bois à l'intérieur d'un riche pavillon. Or elle a ce songe à la fin de son séjour exténuant dans la forêt du Morois, alors que pendant plusieurs années elle a manqué de tout le bien-être de la vie sociale. Elle voudrait maintenant retrouver un brillant entourage et elle souhaite à nouveau une existence de fastes et d'honneurs. Tels sont les désirs secrets qu'elle comprime encore en elle-même, mais que libère son inconscient, en attendant qu'elle les exprime ouvertement un peu plus tard :

Sovent disoit : « Lasse, dolente,  
 Pourquoi eüstes vos jovente?  
 En bois estes com autre serve,  
 Petit trovez qui ci vus serve.  
 Je suis roïne, mais le non  
 En ai perdu par la poison...  
 Les damoiseles des anors,  
 Les filles as frans vavasors  
 Deüse ensemble o moi tenir  
 En mes chambres por moi servir... (24). »

« Elle disait souvent : « Hélas, malheureuse! A quoi sert votre jeunesse? Vous vivez au bois tout comme une serve,

---

(23) Dans une situation voisine nous voyons la caractérologie s'appliquer avec un plein succès aux créations littéraires. On connaît les pénétrantes analyses caractérologiques de M. Gaston Berger qui portent aussi bien sur les écrivains que sur leurs personnages. Cf. par exemple les remarques consacrées à Phèdre et Narcisse, Alceste et Célime (Gaston BERGER, *Traité pratique d'analyse du caractère*, Paris, P.U.F., 1950).

(24) BÉROUL, *o.c.*, v. 2201-06 et 2211-14.

sans grand monde pour vous servir. Je suis reine, mais j'ai perdu ce titre par la faute du breuvage... Les demoiselles des seigneuries, les filles des braves vavasseurs, je devrais les avoir auprès de moi dans mes chambres pour me servir. »

Dans les souvenirs nostalgiques de cette vie brillante prennent naturellement place les promenades ou les chasses en forêt avec haltes et repos sous de magnifiques tentes. Voilà pourquoi Iseut peut rêver qu'elle se trouve dans un grand bois, sous un riche pavillon, celui où elle aimerait s'abriter au cours d'une sortie avec son entourage. Cette scène du pavillon est peut-être déjà une préfiguration de son retour auprès du roi son mari :

« La out tendu maint pavellon  
Et mainte tente de baron (25). »

c'est-à-dire : « Il y avait là maint pavillon de tendu et mainte tente de seigneur. »

En tout cas le pavillon du rêve d'Iseut est le symbole du bien être comme des honneurs perdus qu'elle aspire inconsciemment à retrouver. Ce symbole fait le lien chez elle entre l'inconscient et le conscient, entre le désir encore inavoué de reprendre sa place de reine et ses efforts prochains pour rejoindre le roi Marc, son mari. Ce rêve apparaît donc déjà comme le commentaire imagé de sa vie intérieure et cette vie seule donne au symbole son sens et sa force (26).

Mais Iseut voit aussitôt après dans son rêve deux lions qui se dirigent vers elle avec l'intention de la dévorer. Nous avons vu que ces lions, symboles traditionnels, représentaient la force, c'est-à-dire dans le cas présent, les deux chevaliers vigoureux que sont Marc et Tristan. Cependant la précision de Béroul sur ces animaux « pressés par la faim » demande une explication. S'ils s'avancent en affamés vers Iseut, c'est que les deux hommes qu'ils désignent aiment la reine avec

(25) BÉROUL, *o.c.*, v. 2767-8.

(26) Cf. G. BACHELARD : « L'énergie des images, leur vie ne vient pas des objets. L'imagination, c'est d'abord le sujet tonalisé. » dans Gaston BACHELARD, *La terre et les rêveries du repos*, Paris, José Corti, 1948, p. 87.

violence et que chacun veut la posséder. Cette faim nous paraît représenter leur instinct de possession. De nos jours en effet l'interprétation psychanalytique attribuée au lion onirique une signification instinctive et passionnelle. « Le lion représente un des aspects les plus intenses des forces instinctives », assure M. Ernest Aeppli (27). Un autre exégète moderne des rêves précise, après l'analyse d'un songe dans lequel une femme s'est vue poursuivie par un lion : « Le lion représente l'homme excité génitalement et qui poursuit la femme (28). »

De plus dans cette double apparition menaçante, il faut voir, semble-t-il, l'émergence de la réalité : la crainte d'Iseut convoitée par la passion dévorante de ces deux hommes. D'où son intense frayeur et son effort pour crier « Pitié! ». Le souvenir obsédant du conflit Marc-Tristan, conflit dont elle est l'enjeu, explique donc parfaitement sa terreur devant ces deux rivaux.

Mais comment rendre compte de la suite? Chaque lion la prend par la main nous dit Bérout. Étrange renversement de la situation que ce retour au calme et cet apaisement soudain des fauves prenant attitude humaine! Les rapports passés de Tristan et de Marc n'expliquent guère cet accord. C'est là qu'il faut se rappeler le caractère d'anticipation affective du rêve dans les théories modernes. Il projette l'avenir « tel que nous souhaitons le voir réalisé (29). » Or que souhaite Iseut, sinon son retour à la cour et la réconciliation de Marc et de Tristan? Ces vœux secrets se traduisent par la première et la dernière image de son rêve : le riche pavillon et sa présence entre les deux animaux apaisés. De

---

(27) Ernest AEPPLI, *Les rêves et leur interprétation*, Paris, Payot, 1951, p. 65.

(28) Angel GARMA, *La psychanalyse des rêves*, Paris, P.U.F., 1954, p. 258. Ajoutons que le lion représente également la force instinctive et l'instinct sexuel dans les rêves analysés par Raymond HOSTIE, *Du mythe à la religion. La psychologie analytique de G.C. Jung*, Etudes Carmélitaines, Desclée de Brouwer, 1955, p. 53.

(29) Sigmund FREUD, *Le Rêve et son interprétation*, Paris, Gallimard, 1925, p. 135.

fait elle mettra tout en œuvre par la suite pour réaliser ce projet resté jusqu'alors dans les brumes de son inconscient. C'est elle qui demandera à consulter Frère Ogrin (30), sachant bien qu'il prêchera le retour de l'épouse égarée. Donc c'est la conjugaison des craintes et des désirs latents d'Iseut qui a formé la matière de son rêve. Ces sentiments accumulés se sont affranchis dans un rêve déclenché et orienté par une sensation externe, la présence de Marc à l'entrée de la loge de feuillage où elle est endormie.

Si maintenant on fait la synthèse des divers éléments de la vision, on remarque qu'on se trouve en présence d'un songe bien caractérisé. C'est un rêve d'angoisse, un rêve ambivalent, complexe de crainte et de désir (31). Il brosse un tableau fidèle de la vie intérieure de l'héroïne en libérant ses craintes obsédantes, comme ses espoirs secrets. Il est fonction compensatrice puisqu'il ouvre une soupape aux sentiments comprimés. Mais il est aussi fonction prospective puisqu'il débouche sur l'avenir et dévoile le programme de l'inconscient : dans le cas d'Iseut le désir de reprendre une existence royale et de se réconcilier avec son mari. Le rêve a libéré la reine qui sommeillait au cœur de l'exilée.

Ainsi ce rêve s'explique, croyons-nous, par l'association du symbolisme universel et de la psychologie, mais il échappe au symbolisme chrétien. Le constater n'est pas nier l'influence chrétienne, mais lui restituer ses limites. Même au Moyen Age la religion ne se subordonne pas sous toutes les formes de l'existence et tous les plans de la vie ne reçoivent pas son éclairage. C'est alors par exemple que l'historien de la littérature rencontrant une réalité rebelle à ses procédés habituels d'exégèse par les sources, le milieu ou le climat peut recourir à la psychanalyse comme prolongement de la psychologie.

Aix-Marseille.

Pierre JONIN.

---

(30) BÉROUL, o.c., v. 2265-76.

(31) Cf. G. DUBAL, L'expression du désir dans les rêves d'angoisse, *Revue suisse de Psychologie*, Berne, vol. III, n° 2, 1948, pp. 101-117.